

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 83 (1938)
Heft: 5

Artikel: Guerres offensives des Suisses aux XVe et XVIe siècles
Autor: Lecomte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341873>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50.

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne _____ Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Pré du Marché, 3 — Lausanne

Guerres offensives des Suisses aux XV^e et XVI^e siècles

Dans un article précédent : *La défense de la Suisse à travers les âges*¹ j'ai essayé de retracer les campagnes qui, de Morgarten aux temps modernes, ont eu pour but la défense de la Suisse.

Je voudrais maintenant rappeler à grands traits les campagnes offensives menées par les troupes des cantons suisses au cours des XV^e et XVI^e siècles.

Alors qu'à Morgarten, à Sempach, à Morat, la jeune Confédération luttait, sur le Plateau suisse, pour son existence même, nous la verrons, au XV^e et surtout au XVI^e siècle, lutter au sud des Alpes pour conquérir des territoires et jouer, pendant une brève période, le rôle d'une grande puissance.

I. D'ARBEDO A GIORNICO.

Au cours du XV^e siècle les Suisses portèrent plusieurs fois la guerre au sud des Alpes. De ces guerres, l'histoire

¹ Livraison d'août 1937.

retient deux noms : une défaite : Arbedo en 1422 ; une victoire : Giornico en 1478.

Au temps des Romains il n'existait aucun chemin praticable d'Uri à la vallée d'Urseren et par conséquent aucun trafic par le St-Gothard. Ce n'est que vers le milieu du XII^e siècle que fut jeté un pont sur la Reuss dans la gorge des Schœllenen. Peu à peu des relations assez suivies s'établirent entre les gens d'Uri et ceux de la Léventine. Mais le trafic s'arrêtait aux portes de Bellinzone, qui donnaient accès dans la riche et fertile Lombardie. Il est donc assez naturel que les Uranais aient cherché à s'emparer de cette ville, alors propriété du seigneur de Sax. Mais un plus puissant qu'eux, le duc de Milan, la convoitait aussi. Le duc Jean Galéas Visconti étant mort en 1402, les Léventins, se sentant menacés par ceux qui se disputaient sa succession, appelèrent les Suisses à leur secours.

La grande majorité des cantons suisses ne montrèrent d'abord aucun intérêt pour ce qui se passait au sud des Alpes. Seuls Uri et Obwald saisirent l'occasion de prendre la Léventine sous leur protection, c'est-à-dire en leur possession. Dans les années suivantes, ces deux cantons firent diverses expéditions vers le sud, occupèrent Bellinzone et même Domodossola.

Mais déjà les Confédérés se montrèrent incapables, à la longue, de conserver le terrain conquis. Après chaque expédition, ils rentraient chez eux pour cultiver les champs et soigner leur bétail. Manquant d'argent, ils ne laissaient derrière eux que de faibles garnisons, que l'adversaire avait tôt fait de chasser ou d'enlever. Il arriva ainsi qu'au printemps 1422 les Milanais reprirent tout ce qu'ils avaient perdu.

Uri et Obwald appelèrent leurs Confédérés à l'aide. Tous, sauf Berne envoyèrent leurs contingents, la plupart sans enthousiasme et sans hâte. Au lieu d'attendre les retardataires, les hommes d'Uri, Unterwald, Lucerne et Zoug, renforcés de Léventins, peut-être 3000 hommes en tout, marchèrent sur Bellinzone.

Et déjà se manifesta un autre grave défaut des Confédérés, qui devait par la suite leur être plusieurs fois funeste : un certain mépris pour le matériel de guerre « moderne » et une trop grande confiance dans la seule force de leurs bras.

Sans artillerie, ils ne pouvaient rien contre les murailles de Bellinzone ; ils ne tardèrent donc pas à se replier de quelques kilomètres pour attendre les autres contingents. Leur camp était devant le village d'Arbedo. L'ordre n'y régnait certainement pas : pas de commandant en chef, pas de ravitaillement organisé ; par conséquent service de renseignements et de sûreté insuffisant et subsistance par pillage au lieu de distributions.

Les généraux milanais Carmagnola et Pergola avaient de plus saines notions de l'art de la guerre. Ils avaient rassemblé en arrière de Bellinzone une armée de 15 000 hommes, dont 4000 cavaliers. Et cela pas à proximité immédiate mais à quelques lieues en arrière, partie vers Magadino, partie au sud du Monte Ceneri. Dans la nuit du 29 au 30 juin, ces troupes se concentrèrent sur Bellinzone et en débouchèrent le 30 au matin, la cavalerie en tête.

Les Suisses ne semblent pas même s'être doutés de l'existence d'une aussi forte armée. Malgré leur petit nombre, ils marchèrent à la rencontre de l'ennemi repoussant toutes les charges de la cavalerie. Mais ils ne purent finalement résister aux attaques de l'infanterie milanaise, plus nombreuse et mieux armée, longue pique contre hallebarde. Ils durent reculer, abandonner le camp et le village d'Arbedo et venir s'adosser à la muraille rocheuse à l'ouest du village. Là ils se défendirent encore longtemps et héroïquement mais subirent de très lourdes pertes. Vers le soir, les survivants furent dégagés par un détachement rentrant d'une expédition de pillage dans la vallée du Misox. Leurs débris réussirent à franchir la rivière Moesa et à se replier vers le nord ; la plupart étaient blessés. A deux lieues de là, ils rencontrèrent le contingent schwytois, qui n'avait rien vu ni entendu de la bataille et qui dut se contenter de couvrir la retraite. Les Zuricois étaient encore plus en arrière.

Ainsi finit la première campagne offensive des Confédérés au sud des Alpes, par une défaite totale et bien méritée. Aucun résultat n'avait été obtenu, mais des centaines de braves étaient morts, parmi eux les landammans d'Uri, de Zoug et de Nidwald, ainsi que presque tous les capitaines et bannerets.

L'honneur seul était sauf. Pas un Suisse n'avait fui et les survivants rapportaient avec eux, sanglantes et déchirées, les quatre bannières cantonales.

Les Milanais ne poursuivirent pas ; ils avaient aussi beaucoup souffert, et n'osèrent pas se risquer dans l'étroite vallée de la Léventine, à la suite de ceux dont ils venaient d'éprouver la valeur. Au contraire, le duc de Milan fit offrir aux Confédérés 20 000 ducats en échange de leur renonciation à toute conquête au sud des Alpes. Les Confédérés repoussèrent fièrement l'offre. Cependant, se sentant trop faibles pour lutter seuls contre le puissant duc de Milan, ils recherchèrent, d'ailleurs avec peu de succès, l'aide de l'empereur et du duc de Savoie. L'état de guerre dura encore environ quatre ans, sans actions guerrières importantes. La paix entre Milan et les Suisses ne fut conclue qu'en été 1426. En échange d'une indemnité pécuniaire et de divers avantages commerciaux, les Confédérés abandonnaient toutes leurs conquêtes au sud des Alpes et même la Léventine.

* * *

Uri était le seul canton suisse qui eût un intérêt direct à la possession de la Léventine et de Bellinzone. En conséquence, après la paix de 1426, les Uranais profitèrent de chaque occasion pour s'immiscer à nouveau dans les affaires du Tessin ; ils furent soutenus en cela par les Léventins qui préféraient la domination d'Uri à celle de Milan.

En 1439 déjà, les Uranais reconquirent la Léventine et parurent sous les murs de Bellinzone. En 1441, le duc de Milan leur afferma cette vallée pour quinze ans. De 1447

à 1449 les Uranais franchirent trois fois les Alpes et s'avancèrent jusqu'au delà de Varese. Ils y furent complètement battus au cours de l'été 1449 et la paix ne fut plus troublée pendant près de trente ans.

Les hostilités recommencèrent après les guerres de Bourgogne, le duc de Milan ayant prêté aide à Charles le Téméraire contre les Suisses. En décembre 1476, les Uranais exigèrent la cession définitive de la Léventine et menacèrent d'une expédition punitive contre Bellinzone. Milan tira les pourparlers en longueur et, finalement, les Uranais et les Léventins perdirent patience. En novembre 1478, ils marchèrent sur Bellinzone et requirent l'aide des Confédérés. Ceux-ci vinrent avec plus d'empressement que 66 ans auparavant. Les victoires sur les Bourguignons avaient stimulé l'ardeur guerrière des Suisses ; beaucoup aimaient mieux faire la guerre que d'exercer un métier chez eux ; aussi 10 000 Suisses se trouvèrent-ils à fin novembre sous les murs de Bellinzone. Mais l'organisation et l'équipement n'étaient guère meilleurs qu'en 1422, l'artillerie était insuffisante pour battre en brèche les murs et l'on manquait de matériel d'assaut pour les escalades. Le ravitaillement par-dessus les Alpes fonctionnait mal et les environs de Bellinzone offraient peu de ressources. Comme aujourd'hui encore, le commandement suprême était inexistant.

Pendant ce temps, le gouvernement milanais était revenu de sa surprise et avait rassemblé une armée de secours d'au moins 10 000 hommes qui se mit en marche le 14 décembre, de Ponte Tresa sur Bellinzone.

Les Suisses, affaiblis par les privations de tout genre et désunis entre eux, n'osèrent pas tenir tête à cette armée. Dans la nuit du 15 au 16 décembre, ils mirent le feu à leurs camps et battirent précipitamment en retraite. Avant Noël toutes les troupes étaient licenciées. La retraite, par les cols enneigés, avait été très pénible et avait causé beaucoup plus de pertes que le platonique siège de Bellinzone. La deuxième grande expédition suisse au sud des Alpes

aurait ainsi, par manque d'organisation et de direction, piteusement échoué si le hasard n'avait pas causé aux Milanais un échec sérieux dans leur tentative de poursuite.

Les Confédérés n'avaient laissé en Léventine qu'un faible détachement : 100 hommes d'Uri et 25 chacun de Zurich, Schwytz et Lucerne. Ceux-ci occupaient le village de Giornico, avec 4 à 500 Léventins. Plus au sud, un faible avant-poste occupait Pollegio. Les chefs expérimentés de l'armée milanaise étaient satisfaits d'avoir délivré Bellinzone. Comme après Arbedo, ils n'avaient aucune envie de suivre les Suisses dans un défilé de montagne où leur supériorité en nombre, ainsi qu'en cavalerie et en artillerie, ne leur servait de rien. Ils voulaient mettre une garnison dans Bellinzone et ramener l'armée en Lombardie. Mais le gouvernement de Milan croyait pouvoir en finir une fois pour toutes avec les Suisses. Il donna l'ordre à ses généraux de reconquérir la Léventine, de la dévaster et d'installer une forte garnison au fond de la vallée, au pied même du St-Gothard. Le duc de Milan n'avait certainement aucune notion de la guerre de montagne en hiver, et ses troupes n'y étaient préparées en aucune façon.

L'armée milanaise, forte de plus de 10 000 hommes, se mit donc en marche vers le nord, d'assez mauvaise grâce, le 28 décembre au matin, par les deux rives du Tessin. Les chemins étaient étroits et verglacés, le terrain couvert de neige ; toute manœuvre débordante et tout déploiement rapide étaient hors de question.

L'avant-poste suisse de Pollegio se replia et alarma les 600 hommes postés à Giornico. Comme dans la plupart des batailles de ce temps — et même de notre temps — il est difficile de reconstituer les détails du combat qui s'ensuivit, tant les récits des vieilles chroniques diffèrent les uns des autres.

Ce qu'il y a de certain c'est que la défaite des Milanais fut totale. Comme le conseiller fédéral Motta l'a fait remarquer, le 1^{er} août 1937, lors de l'inauguration du monument commémoratif, Giornico fut plus une victoire des

Léventins que des Suisses, qui formaient à peine un tiers de l'effectif. On est en droit d'admettre que les Léventins, défendant leurs foyers sur un terrain à eux bien connu, jouèrent le rôle principal dans la bataille. Cela ressort d'ailleurs des pertes subies, qui furent chez eux relativement importantes, tandis que, parmi les Confédérés, il n'y eut, paraît-il, qu'un seul homme tué.

Alors que la tête de colonne de l'avant-garde milanaise débouchait péniblement du défilé au sud de Giornico, Suisses et Léventins déclanchèrent une attaque furieuse, à la hallebarde et à la hache d'armes, soutenue par quelques habiles arquebusiers bien postés. L'avant-garde milanaise, incapable de se déployer, fut prise de panique et se replia précipitamment, ce qui causa un embouteillage total du défilé. Le corps principal ne put pas déboucher et se replia sur Bellinzone sans coup férir. L'avant-garde presque entière fut massacrée sans pouvoir se défendre, 1500 hommes périrent et le vainqueur fit un riche butin en chevaux et en matériel de guerre.

La victoire de Giornico montre clairement le peu d'importance du nombre en guerre de montagne. La meilleure troupe l'emporte, c'est-à-dire celle qui a le meilleur moral et qui sait adapter au terrain son armement, son équipement et ses procédés de combat.

Le duc de Milan renonça à renouveler l'expérience. Il entama avec les Confédérés des pourparlers qui aboutirent en septembre 1479 à un traité de paix. Les Suisses gardaient définitivement la Léventine, en échange de renonciation à Bellinzone, à Biasca et au Val Blenio. C'était une mauvaise paix, sans vainqueurs ni vaincus. Les Uranais n'admirent pas la perte définitive de Bellinzone ; au bout de peu d'années, ils essayèrent de nouveau de s'en emparer. Les Confédérés leur vinrent en aide et, visant même plus loin, entreprirent la conquête du Milanais. Cela les conduisit, au début du XVI^e siècle, à de nouvelles luttes, qui furent longues et acharnées, et se terminèrent en 1515 par un désastre : Marignan.

II. PAVIE ET NOVARE.

Dans les années 1494-95, le roi Charles VIII de France conquiert le royaume de Naples. Le noyau de son armée était formé par 8000 mercenaires suisses, levés sans autorisation de la Diète fédérale ni des gouvernements cantonaux. Le pape Jules II, l'empereur, le roi d'Espagne, la République de Venise et le duc de Milan s'étant ligüés contre le roi de France, celui-ci dut abandonner précipitamment sa conquête. Les mercenaires suisses s'étant distingués dans cette campagne, particulièrement pendant la retraite, les deux partis recherchèrent ensuite l'alliance des Suisses. Le duc de Milan, Ludovic le More, parvint à gagner à sa cause Zurich, Berne, Glaris et Obwald ; Schwyz, Uri, Nidwald et Zoug prirent parti pour la France ; les autres cantons restèrent indécis ou, si l'on préfère, neutres.

Charles VIII mourut le 7 avril 1498 ; son successeur, Louis XII, abandonna ses prétentions sur Naples, mais réclama pour la France, avec d'autant plus de vigueur, le duché de Milan. Il réussit à conclure, en mars 1499, une alliance de dix ans avec tous les cantons suisses qui, à ce moment, étaient en guerre avec son plus grand ennemi, l'empereur d'Allemagne (Guerre de Souabe).

Lorsque, au mois d'août, une armée française, où servaient 5000 Suisses, entra en Italie, l'empereur s'empressa de faire la paix avec les Confédérés et se mit aussi à recruter des soldats chez eux. Il y eut ainsi des Suisses dans les deux camps, avec ou sans autorisation de la Diète et des cantons.

L'armée française, commandée par le maréchal de la Trémoille, conquiert en quelques semaines le duché de Milan, mais, au cours de l'hiver suivant, le duc Ludovic réussit à mettre sur pied une armée où figuraient plusieurs milliers de Suisses, et à reprendre sa capitale. Les Français se replièrent d'abord sur Novare, une place destinée à jouer

un grand rôle dans les guerres du Milanais. Peu après, ils se retirèrent encore plus loin, laissant à Novare une petite garnison qui s'y défendit jusqu'au 22 mars. Au commencement d'avril, La Trémoille, ayant reçu des renforts, reparut avec 30 000 hommes devant Novare, occupé par les troupes du duc, très inférieures en nombre. Chacune des armées comptait plusieurs milliers de Suisses. On comprend facilement que les chefs de ceux-ci aient voulu empêcher une lutte fratricide et aient entamé des pourparlers entre eux. Mais ce que l'on comprend moins, et ce qui restera, malgré toutes les circonstances atténuantes, une honte pour la Suisse, c'est que ces pourparlers aboutirent à une véritable trahison.

La Trémoille en voulait au duc de Milan et voulait ménager les Suisses. Il fut convenu, le 9 avril, que les troupes suisses du duc auraient libre sortie, mais que le duc lui-même et sa suite seraient prisonniers des Français. Le duc essaya de s'échapper, déguisé en hallebardier suisse, mais un soldat d'Uri le trahit et le livra aux Français.

La guerre était ainsi terminée et les Suisses des deux camps rentrèrent chez eux. La Diète ordonna une enquête ensuite de laquelle le traître fut décapité. Les chefs furent tous acquittés du crime de trahison ; plusieurs furent punis de peines légères. Ce qui est certain, c'est qu'ils n'avaient pas donné aux troupes l'exemple de la fidélité au devoir et à la parole donnée.

Le hasard voulut que cette campagne peu glorieuse rapportât un bénéfice à la Suisse. Pendant qu'on discutait devant Novare, un détachement de Schwyzois et d'Uranais, en marche pour l'Italie, s'empara de Bellinzone et du Monte Ceneri, dont la possession fut définitivement reconnue à la Suisse trois ans plus tard par le traité de paix du 11 avril 1503. La route de Milan était ouverte aux armées suisses.

Malgré les traités de paix et d'alliance, pape, roi et empereur continuèrent à enrôler des mercenaires en Suisse et ils en trouvèrent en suffisance. Finalement, grâce à l'in-

fluence du cardinal Schiner, les Confédérés ne renouvelèrent pas, en 1509, l'alliance conclue en 1499 pour dix ans avec la France et en conclurent une en mars 1510 avec le pape. En juin 1510 déjà, 10 000 Suisses passèrent les Alpes pour secourir le pape mais, après des pourparlers avec les Français, rentrèrent chez eux sans coup férir.

Une nouvelle expédition eut lieu dans l'hiver 1511-12. 10 000 Suisses mirent le siège devant Milan, à fin octobre. Mais, manquant de matériel de siège, ils souffrirent beaucoup d'un hiver extraordinairement précoce et rigoureux. En décembre, ils levèrent le siège et repassèrent à grand'peine les cols enneigés, crevant la faim et pillant tout sur leur passage.

La campagne de 1512 fut plus sérieuse. Le 11 avril, les troupes de la Sainte Ligue ayant été battues à plate couture par les Français, le pape appela de nouveau les Suisses à l'aide.

Cette fois enfin, la Diète fédérale prit des mesures appropriées et énergiques. Elle leva non pas six, ni dix, mais vingt-quatre mille hommes sous un chef unique, Ulrich de Hohensax, et donna à ce dernier un but de guerre précis : chasser les Français de Milan. Le cardinal Schiner, légat du pape, homme de confiance de la Diète, et âme de l'entreprise, accompagnait l'armée. Celle-ci traversa les Alpes grisonnes pour se joindre, à Vérone, aux troupes du pape et de l'empereur. A fin mai, l'armée confédérée (environ 35 000 hommes), marcha contre les Français. Le maréchal de la Palisse qui commandait l'armée française, l'avait dispersée en plusieurs garnisons. Il rassembla ce qu'il put à Pavie, que les Suisses vinrent assiéger le 14 juillet. La Palisse fit une vigoureuse sortie et réussit à regagner la France avec les débris de son armée.

Le 18 juillet, les Suisses firent une entrée solennelle à Pavie, le cardinal Schiner en tête. Le 20, Milan fut occupé et, peu après, toutes les autres villes lombardes.

Le but de la guerre : chasser les Français de Milan, avait été atteint sans bataille rangée.

Avant la fin du mois, les Suisses étaient rentrés chez eux, chargés d'or, de butin et de gloire. Leurs conquêtes profitèrent surtout à leurs alliés. Ce fut de nouveau presque par hasard que la Suisse obtint un gain territorial. Pendant la campagne, des troupes des petits cantons avaient occupé Locarno, Lugano et Domodossola.

Pour la première fois, la Suisse, comme telle, avait fait campagne en Italie et y avait gagné une guerre. Elle était brusquement devenue une grande puissance politique et militaire.

A la Diète de Baden, en septembre 1512, parurent des représentants du pape, de l'empereur et de tous les membres de la Sainte Ligue. Le 28 septembre, fut conclu avec le duc de Milan, Maximilien Sforza, un traité par lequel les Confédérés prenaient le duc *sous leur protection*, et le duc leur faisait cession définitive de Lugano, Locarno et Domodossola.

En décembre, les Confédérés réinstallèrent solennellement Maximilien dans sa capitale. Les représentants de l'empereur et du roi d'Espagne ayant élevé des protestations, Ulrich de Hohensax déclara : « Si Maximilien refuse de recevoir son duché des mains des Suisses, qui l'ont conquis au prix de leur sang, le traité de Baden sera déchiré et les garnisons suisses retirées du Milanais ». Cela fit taire les protestations. Le 29 décembre, Schmid, bourgmestre de Zurich, remit solennellement au duc, au nom des Confédérés, les clefs de la ville de Milan. Sforza remercia les Confédérés de lui avoir rendu l'héritage de ses pères et se recommanda à leur protection.

La Suisse était à l'apogée de sa gloire. La puissance politique ne tarda, hélas, pas à s'évanouir. La gloire militaire devait encore s'accroître sur de nombreux champs de bataille et subsister à travers les siècles.

Le roi de France Louis XII ne considérait pas la partie comme définitivement perdue à Milan. Il commença par envoyer son généralissime La Trémoille comme ambassadeur à la Diète de Lucerne, en février 1513, mais les

Confédérés restèrent fidèles au duc de Milan ; le pape Jules II étant mort le 21 février, ils renouvelèrent leur alliance avec son successeur, Léon X. D'autre part, Louis XII réussit à attirer Venise de son côté.

Les négociations n'ayant pas abouti, une armée française pénétra en Italie et atteignit le 12 mai Alexandrie ; elle était commandée par La Trémoille, avec deux lieutenants renommés, Trivulce et La Mark. L'armée ne comptait que 15 000 hommes, mais 5000 autres devaient suivre, et 10 000 Vénitiens devaient se joindre à eux. Le duc de Milan, pour résister à ces 30 000 hommes, fit appel à ses protecteurs les Suisses ; 4000 de ceux-ci arrivèrent le 14 mai déjà à Novare ; trois jours après, la Diète décida l'envoi d'un deuxième corps de 8000 hommes, commandé par Ulrich de Hohensax.

Pendant ce temps, les Français avaient occupé Milan et mis le siège devant Novare, où Maximilien s'était réfugié avec ses 4000 Suisses. Les Français se vantaient déjà de l'y prendre comme ils avaient pris son père treize ans auparavant. Mais les Suisses de 1513 étaient d'une autre trempe que ceux de 1500. Bien que, le 4 juin, l'artillerie française eût fait brèche aux murs de Novare, personne ne songeait à se rendre, sachant que des renforts allaient arriver de Suisse. Avant l'arrivée de ceux-ci, La Trémoille décampa le 5 juin et occupa une forte position à quelques kilomètres de la ville. La nuit suivante, 5000 Confédérés entrèrent dans Novare ; quelques milliers d'autres, et avec eux Ulrich de Hohensax, étaient encore en arrière. L'enthousiasme était tel que les chefs présents décidèrent d'attaquer le camp français dès le lendemain, sans attendre ni l'arrière-garde, ni le commandant en chef.

La position française était très forte, dans une plaine coupée de canaux et de fossés, et parsemée de buissons et de boqueteaux, la gauche s'appuyant à une petite rivière, la Mora. Elle était occupée par environ 15 000 hommes, dont environ un tiers de cavalerie, et un tiers chacun de fantassins français et allemands, avec une nombreuse artillerie.

Les Suisses n'étaient guère que 8 à 9000, avec quelques centaines de cavaliers milanais et 9 canons. De bon matin, ils sortirent dans un pittoresque désordre par toutes les portes et brèches ; il fallut assez longtemps pour prendre les formations d'attaque.

Le gros des Suisses attaqua frontalement les lansquenets allemands, postés derrière un large fossé et soutenus par de la cavalerie et de l'artillerie française. Un détachement devait franchir deux fois la Mora et attaquer le camp à revers. Un troisième corps restait en réserve.

Le gros souffrit d'abord beaucoup du feu de l'artillerie et des charges de la cavalerie cuirassée. Il parvint cependant à franchir le fossé et à engager avec les lansquenets une lutte acharnée qui resta longtemps indécise.

Le détachement chargé du mouvement tournant avait été retardé par la cavalerie et l'artillerie. Vers la fin de la matinée, il déboucha enfin dans le dos des lansquenets. A peu près en même temps, le corps de réserve se porta en avant et enfonça l'infanterie française, qui prit la fuite. Les lansquenets, attaqués de tous côtés, se défendirent en désespérés et périrent presque tous.

A midi, la victoire des Confédérés était complète. La troupe la plus solide avait triomphé du nombre et de l'armement. Cette victoire rendait momentanément les Suisses maîtres incontestés de la Haute-Italie. Mais elle fut leur dernière victoire, car ils ne surent pas en profiter et laissèrent à leurs adversaires le temps de se ressaisir.

DIJON ET MARIGNAN.

Pendant que des dizaines de milliers de Suisses guerroyaient en Italie, les affaires allaient mal à l'intérieur. Les moissons de lauriers ne nourrissaient pas le peuple et les bras manquaient pour moissonner le blé. Pendant la campagne de Novare, il y eut des soulèvements populaires à Berne, Lucerne et Soleure.

Les gouvernements voulurent-ils créer une diversion ou obéirent-ils à d'autres motifs ? Le fait est que le jour même de la bataille de Novare, la Diète, à l'instigation de l'empereur, discuta l'idée de porter la guerre en France.

On paraît avoir eu d'abord l'intention d'entrer en France avec deux armées : les vainqueurs de Novare, Suisses et Milanais, par le Mont-Cenis dans le Dauphiné ; une nouvelle armée de 16 000 fantassins suisses, auxquels l'empereur fournirait de la cavalerie et des canons, envahirait la Bourgogne et marcherait sur Dijon.

Ce plan échoua du fait du duc de Milan, qui préférait jouir de la victoire à Milan plutôt que d'aller courir des risques par delà les Alpes. Les Suisses d'Italie, pour divers motifs, désiraient rentrer au pays, et ils y rentrèrent presque tous en juin et juillet, malgré les ordres de la Diète.

On dut donc se contenter d'un plan plus simple : la seule invasion de la Bourgogne. Il faut croire qu'après avoir touché barre chez eux, beaucoup des vainqueurs de Novare furent heureux de reprendre les armes. En effet, ce ne furent pas 16 000, mais environ 30 000 hommes qui se rassemblèrent à fin août à Besançon pour marcher de là sur Dijon, avec un parc de siège et un millier de cavaliers fournis par l'empereur.

L'occasion était favorable pour remporter une victoire décisive. Une armée française venait d'être battue par les Anglais dans le Nord ; les débris de l'armée française d'Italie étaient encore dans le Dauphiné. Dijon n'était que faiblement occupé, par 3000 hommes, commandés par La Trémoille, le vaincu de Novare, devenu gouverneur de Bourgogne ; les remparts étaient en mauvais état.

Mais les chefs de l'armée suisse — personne ne commandait en chef — ne surent pas profiter de la situation. L'armée mit dix jours pour parcourir les cent kilomètres de Besançon à Dijon et parut le 7 septembre devant cette ville. Le bombardement commença le 9 et causa tout de suite de grands dégâts aux murailles.

La Trémoille était un vieux routier qui connaissait et son métier et ses adversaires. Sachant que ses 3000 hommes ne pourraient tenir longtemps contre 30 000 Suisses, il entama de suite des pourparlers qui eurent un plein succès.

Parlant au nom du roi, La Trémoille accepta presque toutes les exigences des Confédérés, notamment renonciation définitive au duché de Milan, paix avec le pape et trêve avec l'empereur ; en outre, paiement de 400 000 couronnes aux Confédérés pour leurs frais de guerre. La Trémoille paya comptant une petite partie de cette somme et livra quelques otages. Là-dessus, les Suisses levèrent le siège et rentrèrent chez eux avec une telle précipitation qu'ils faillirent laisser sur place l'artillerie impériale. Après quoi, Louis XII refusa de ratifier les promesses de La Trémoille et fit aussitôt renforcer la garnison de Dijon et réparer les fortifications.

Il est bien difficile de justifier la conduite des chefs des Confédérés dans cette affaire. S'il n'est pas prouvé qu'ils se laissèrent corrompre par l'or français, ils firent, pour le moins, preuve d'une naïveté sans bornes en levant le siège avant la ratification du traité, quelque avantageux que celui-ci fût sur le parchemin.

La Diète essaya de parlementer, mais sans succès. Louis XII se déclara prêt à payer les 400 000 couronnes et même davantage, si les Suisses renonçaient définitivement à Milan. La Diète refusa et les pourparlers traînèrent pendant toute l'année 1514. Pendant ce temps, on se préparait des deux côtés à la guerre, lorsque Louis XII mourut le 1^{er} janvier 1515. Son successeur, François I^{er}, maintint les mêmes prétentions. Mais, diplomate autant que guerrier, il chercha d'abord à rouvrir les négociations. Les Suisses refusèrent fièrement, voire même grossièrement, et s'allièrent de nouveau avec l'empereur, le pape, le duc de Milan et le roi d'Espagne. La guerre était inévitable. François I^{er} s'y prépara comme jamais ses prédécesseurs ne s'y étaient préparés.

En juillet, une armée française d'environ 50 000 hommes se rassembla à Lyon pour envahir la Haute-Italie. Les adversaires de François I^{er} avaient des effectifs à peu près équivalents, mais ne poursuivaient pas les mêmes buts; l'empereur et le roi d'Espagne hésitaient à engager leurs troupes. Les Suisses se trouvaient à peu près seuls; la Diète, elle aussi, hésitait; chaque canton donnait des instructions à ses troupes; le commandement en chef était inexistant. On voulut d'abord disputer aux Français les passages des Alpes; finalement, on se décida à les attendre dans la région de Milan. Ainsi les 50 000 Français purent franchir les Alpes sans autres difficultés que celles, d'ailleurs considérables, que leur causa le terrain montagneux. Dans le courant du mois d'août ils occupèrent une grande partie de la plaine du Pô.

Pendant ce temps, François I^{er} n'avait jamais rompu les pourparlers avec les Confédérés. Il sut habilement profiter de leurs hésitations. Les Confédérés se refusant à abandonner leur protégé, le duc de Milan, François alla jusqu'à offrir à celui-ci un duché en France en échange du sien.

De fait, la paix fut formellement conclue le 8 septembre, à Gallarate, entre les délégués du roi de France et ceux des cantons suisses. Le roi cédait au duc le duché de Nemours en échange de celui de Milan, et aux Confédérés Bellinzone. En outre, il payait à ceux-ci la somme, presque inouïe pour l'époque, d'un million de couronnes. Au traité de paix était même annexé un traité d'alliance.

Mais beaucoup de Suisses, principalement ceux des cantons primitifs, sous l'influence du cardinal Schiner, refusèrent de reconnaître le traité. Schiner réussit même à le faire violer et à en appeler aux armes, qui malheureusement décidèrent contre les Confédérés.

A partir du 10 septembre, François I^{er}, confiant dans la paix conclue, s'était rapproché de Milan, comptant y faire bientôt une entrée triomphale. Ses troupes campaient près de la petite localité de Melegnano (Marignan). A Milan les

Suisses étaient très divisés. Plusieurs contingents étaient déjà partis pour la Suisse, d'autres s'apprêtaient à partir.

Schiner joua le tout pour le tout. Il ne disposait directement que de ses cavaliers pontificaux et de la garde suisse du duc de Milan, commandée par Arnold de Winkelried, descendant du héros de Sempach. Le matin du 13 septembre, Schiner fit attaquer par ces troupes des cavaliers français qui fourrageaient devant la ville. Puis il fit sonner le tocsin et répandre le bruit que les Français attaquaient. Tout le monde courut aux armes et se précipita hors des murs. Les fourrageurs français se replièrent sur le camp, que les Suisses décidèrent d'attaquer tout de suite. On prétend que Schiner, effrayé de son succès et du désordre des troupes, voulait remettre la bataille au lendemain, mais que les chefs subalternes lui forcèrent la main, ne voulant pas avoir pris les armes inutilement.

Le camp français était, comme à Novare, solidement assis dans une plaine coupée de canaux et de fossés, et parsemée de bosquets et de buissons. Le front était renforcé par un abatis, les flancs appuyés à des cours d'eau ; le village fortifié de Brigide servait de réduit ; tous les abords étaient battus par 72 pièces de canon. L'armée française comptait environ 30 000 hommes d'infanterie et cavalerie, rangés sur trois lignes dans le camp.

Les Suisses étaient certainement moins nombreux, étant donné le départ de plusieurs contingents. Ils pouvaient être 20 000 fantassins presque sans cavalerie ni artillerie. Sortis en désordre de Milan, comme jadis de Novare, ils mirent longtemps à prendre leur formation de combat. Vers la fin de l'après-midi, ils se lancèrent à l'attaque, à la vieille manière, piques baissées et droit devant eux. Malgré des pertes énormes ils réussirent à pénétrer dans le camp et à enfoncer la première ligne française.

Le roi fit alors avancer ses 2^e et 3^e lignes et donner sa cavalerie lourde. Il en résulta une mêlée épouvantable qui dura jusque dans la nuit. Les Suisses avaient enlevé douze canons et une partie du camp, mais ils étaient à peu près

à bout de forces. Schiner conseilla la retraite sur Milan ; les capitaines décidèrent de recommencer l'attaque au matin.

La deuxième journée fut d'abord la continuation de la première. On se battit des deux parts héroïquement, mais sans plan défini de part ni d'autre. Les deux partis étaient trop mélangés pour manœuvrer efficacement. Les Suisses étaient cependant parvenus vers midi à exercer une certaine pression sur les flancs de l'adversaire, lorsqu'ils furent eux-mêmes pris en flanc par l'avant-garde des Vénitiens, les seuls alliés des Français accourus à la rescousse. Ce faible appoint suffit à faire pencher la balance en faveur de François. La partie était perdue pour la Suisse, tactiquement, stratégiquement, politiquement. Ils se retirèrent le soir sur Milan et le lendemain sur la Suisse. Cette retraite héroïque a inspiré des poètes et des artistes. Malgré des pertes énormes, elle s'effectua en bon ordre, en emmenant la plupart des blessés, les drapeaux et l'artillerie. Les Français, eux-mêmes à bout de souffle, laissèrent le soin de la poursuite à la cavalerie vénitienne qui ne fut guère mordante.

François I^{er} fit une entrée triomphale à Milan et assiégea le château où les Suisses avaient laissé 2500 hommes.

La Diète fédérale eut d'abord un sursaut d'énergie. Elle décréta, le 22 septembre, la mise sur pied d'une nouvelle armée de 22 000 hommes qui devait se réunir le 4 octobre, à Bellinzone.

François I^{er} avait atteint son but et ne songeait pas à entreprendre une campagne d'hiver dans les Alpes suisses. Il se contenta de réoccuper Lugano, Locarno et le val d'Ossola. Il accorda libre sortie à la garnison du château de Milan, qui rejoignit l'armée suisse à Bellinzone le 11 octobre.

François rouvrit alors des négociations qui aboutirent à la signature, le 7 novembre, à Genève, d'un traité provisoire, analogue à celui du 8 septembre. Le pape, l'empereur et le duc de Milan avaient déjà fait leur paix avec le roi. La guerre était finie.

Le traité de paix définitif ne fut signé que le 27 septembre 1516 et fut suivi le 29 novembre d'un traité d'alliance qui forma, jusqu'à la Révolution française, la base des relations entre la Suisse et la France.

Le rêve de Schiner : la Suisse grande puissance protectrice du Saint-Siège, s'était évanoui à jamais.

Si l'on en excepte la peu glorieuse expédition en Franche-Comté au lendemain de Waterloo, la Suisse en tant qu'Etat souverain, ne devait plus faire de guerre offensive. Elle se borna au cours des siècles suivants à fournir, aux autres puissances, des soldats qui maintinrent sur tous les théâtres de guerre de l'Europe et du monde entier le bon renom des troupes suisses.

Quels enseignements peut-on tirer de ces quinze ans de guerre, de 1500 à 1515 ? Il faut avouer qu'ils sont quelque peu contradictoires et, de ce fait, confus.

Il semblerait, en tous cas, que les chefs suisses de cette époque aient tablé surtout sur la vigueur et l'adresse de leurs hommes et sur la force brutale de leurs formations massives. Ils se sont presque toujours rués directement sur l'adversaire, avec le minimum de préparation par le feu ou par la manœuvre. Leur plus brillante victoire, Novare, fut cependant due à une manœuvre. La tactique du taureau furieux, par contre, a tragiquement échoué à Marignan. Ce n'est certainement pas, plus de quatre siècles plus tard, un exemple à suivre ni une tactique à recommander.

Et pourtant, malgré cette tactique défectueuse on garde l'impression que l'épopée aurait pu se terminer en apothéose, s'il y avait eu en Suisse un gouvernement capable de fixer à ses troupes un but de guerre précis et sur le champ de bataille de Marignan un commandement en chef digne de ce nom.

Nous avons aujourd'hui le premier ; quand aurons-nous le second ?

Colonel LECOMTE.
